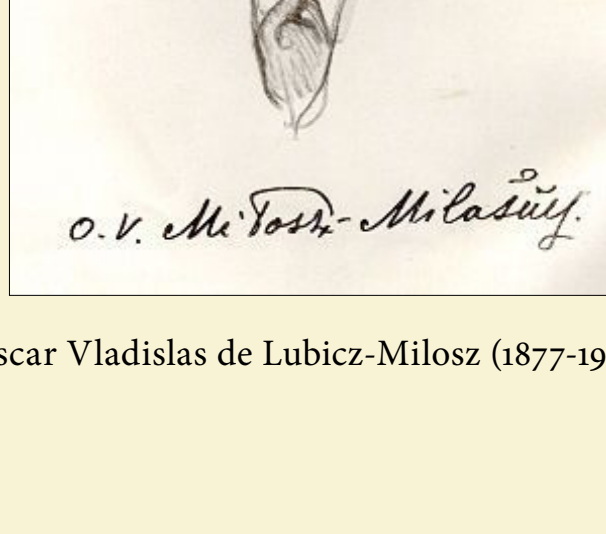


# À LA BEAUTÉ



Alexis Grimou (1678-1733), *Portrait d'une dame, peut-être Louise Julie de Nesle, comtesse de Mailly* (S.L., S.D.).



Oscar Vladislav de Lubicz-Milosz (1877-1939).

## À LA BEAUTÉ

À madame la Comtesse Marie Krasicka.

**TOI** qui n'ouvres les bras qu'au désir des rebelles  
Et qui, malgré les ans, frémis d'avoir nourri  
Du lait riche en ferment de tes sombres mamelles  
Eschyle, Michel Ange et Dante Alighieri,

Au fils d'un siècle ingrat ne voile pas ta face  
Ni du temple éternel ne lui défends l'accès ;  
Il ne ressemble pas au quémendant qui passe  
Soupesant dans ses doigts l'obole du succès.

Quand ton chant fait se fondre en un même délire  
L'ivresse de la vie et l'amour du tombeau  
En moi je sens monter la tendresse qu'inspire  
La solitude à l'aigle ou la nuit au corbeau.

Dans la coupe de grès qu'à mes lèvres tu portes  
L'hysope à la ciguë a prêté sa saveur ;  
Ton heure d'abandon a la beauté des mortes  
Et de l'arrière-été la sauvage langueur.

Lorsque d'un cœur lassé des regrets périssables  
Nul glas ne trouble plus le silence d'airain,  
Tu viens, pareille aux vents qui déplacent les sables,  
Découvrir le tombeau mouvant du pèlerin.

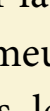
Dans la nuit du destin ta nostalgie étrange  
Du souvenir sans cesse attise les flambeaux  
Et l'antique infortune, à ton appel, échange  
Contre un manteau de fête un linceul en lambeaux.

Trop souvent dans le cours d'une vie incertaine  
J'ai goûté d'un amour qui n'était pas le tien ;  
Mais le sein de granit de la tendresse humaine  
N'a jamais su meurtrir un front olympien.

Qu'importe que l'horreur m'épie encor dans l'ombre.  
Depuis longtemps déjà le pire est arrivé.  
Je ne me souviens plus ni du nom, ni du nombre  
De ceux qui m'ont jadis d'amertume abreuvé.

Sur mon visage en vain tu chercherais la trace  
Des tempêtes qui l'ont autrefois ravagé ;  
Leur sombre souvenir flotte devant ma face  
Comme au front de la lune un souci passager.

— Toi dont l'ivresse enseigne aux âmes préparées  
Que la seule apparence est réelle ici-bas,  
Fais-moi noyer au sang de tes vignes sacrées  
Et la peur de la vie et l'horreur du trépas.



Que la nuit est profonde au cœur du solitaire !  
Tout espoir à jamais semble en être banni.  
Nul ami n'en voudrait pénétrer le mystère ;  
Le hibou souvenir craint d'y faire son nid.

Pour guérir de son mal ce fils d'un siècle inique  
L'esclave la plus belle ajouterait en vain  
Du baume de Judée au népenthès attique.  
Le héros délaissé meurt de son mal divin.

De l'offense en son cœur la trace est éternelle  
Comme le souvenir du meurtre dans l'acier ;  
S'il fuit vers les sommets, le goût des pleurs se mêle  
Dans le creux de ses mains, au sanglot du glacier.

Le flot impatient arrêté par les vannes  
Connait seul le secret des désirs réprimés.  
C'est une immensité fermée aux caravanes ;  
La lune du désert ne s'y lève jamais.

Les pleurs ont dans le vif des tombes anciennes  
D'une auguste douleur gravé les attributs ;  
Mais le sens est perdu de ces plaintes humaines  
Et leur légende est close aux enfants des tribus.

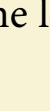
Une immuable horreur régit cette nature  
Également hostile aux hivers, aux étés ;  
L'hyène y chercherait vainement sa pâture  
Car il n'est plus de deuil pour ces cœurs dévastés.

De l'océan ils ont la brûlante amertume  
Et leur ardeur ressemble à ce galop marin  
Qui d'une bouche aride et sifflante d'écume  
Ronge éternellement le granit de son frein.

Là, nul ne se hasarde aux sombres promontoires ;  
Les grands vents ont soufflé sur la clarté des tours  
Et l'attente elle-même à ces profondeurs noires  
N'ose plus rappeler la date des retours.

Quelquefois seulement un rire de sirène  
Ramène lentement à la face des eaux  
Les lambeaux repoussants de quelque épave humaine  
Que le pulpe indolent abandonne aux oiseaux.

Et telle est la terreur qui règne en ces parages  
Du désenchantement et de l'inimitié  
Qu'au seul aspect des cieus, des eaux et des rivages  
Le dégoût s'y soulève au cœur de la pitié.



Que cependant ta lyre aux sept cordes sacrées  
Déroule l'arc-en-ciel de ses sons dans les airs ;  
Déjà l'aube s'entr'ouvre aux mers énamourées  
Et la vie affamée envahit les déserts.

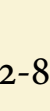
Douce aiguade de joie et source de souffrance !  
Ton amour n'est-il pas, aux cœurs rongés d'ennui,  
Ce qu'à la solitude est la ressouvenance,  
Au visage éploré la fraîcheur de la nuit ?

L'inconstante sagesse attend le jeune sage  
Et la foi vieillissante appelle un dieu nouveau ;  
Le vrai change de nom, de forme et de visage ;  
L'éternité d'hier habite le tombeau.

Car la vie est semblable à l'amante infidèle  
Qui d'un souffle enivrant ayant humé le vin  
S'enfuit, et ne s'arrête en sa course cruelle  
Que pour cueillir un lys au tournant du chemin.

L'idole que nos mains hier ceignaient de roses,  
Le dégoût aujourd'hui déjà la jette bas ;  
Quel noir destin régit ces êtres et ces choses  
Et qu'il eût mieux valu ne les connaître pas !

Toi seule tu n'es pas un songe de passage ;  
Ton idéal vivant à l'antique est pareil,  
Et telle tu dormais au creux du sarcophage,  
Telle nous te voyons, debout dans le soleil !



---

À la beauté,  
d'Oscar Vladislav de Lubicz-Milosz (1877-1939),  
est un extrait de *Vers et Prose*  
paru en 1908.

ISBN : 978-2-89854-086-8

© Vertiges éditeur, 2023

– 2 087<sup>e</sup> lecturriel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2023

**Lecturiels**

www.lecturiels.org